

JACQUES BOUVERESSE

Un philosophe pour temps difficiles

[Louis Pinto](#)

Éditions du Croquant | « [Savoir/Agir](#) »

2021/2 N° 56 | pages 71 à 76

ISSN 1958-7856

ISBN 9782385123143

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2021-2-page-71.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions du Croquant.

© Éditions du Croquant. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jacques Bouveresse

Un philosophe pour temps difficiles

LOUIS PINTO

Jacques Bouveresse avait sur les médias un point de vue sans illusion. En un sens, il les prenait au sérieux, car il savait d'expérience et aussi grâce à sa grande familiarité avec l'œuvre de Karl Kraus, combien leurs appels pour des causes réputées sacrées ou leurs imprécations contre l'ennemi pouvaient être désastreux et combien leurs jugements sur des personnalités contemporaines pouvaient être exaltés, infamants, disproportionnés, dérisoires. Aurait-il pu deviner qu'il serait lui-même considéré comme un penseur respecté mais bougon, de sale caractère ? C'est de cette façon que l'on présente en général au grand public quelqu'un qui, ayant tous les atouts pour remplir le rôle honorable auquel il aurait pu légitimement aspirer, a eu le tort de boudier son plaisir et, surtout, de décevoir les attentes de ceux qui ne demandaient qu'à le célébrer. Qu'a donc fait Bouveresse pour être rangé parmi les intellectuels peu sociables ? Aurait-il insulté qui que ce soit ? Aurait-il, en mandarin irascible et méprisant, « flingué » des étudiants, des collègues par des propos « assassins »¹ ? Non. Simplement, il n'a pas été jugé aimable dans un monde, celui des médias, où l'on attend que les flatteries généreusement dispensées aux grands hommes soient rétribuées

sous la forme de leur disponibilité à répondre à leurs sollicitations et à leurs questions, et, bien sûr d'égards pour des médiateurs et *opinion makers* en jouant la partition de l'intellectuel reconnu. On aime beaucoup les trouble-fête, même radicaux, dont on dit qu'ils « ébranlent nos certitudes » et dont les flèches épargnent prudemment ceux qui ont partie liée avec la production et la circulation de la *doxa* : il faut savoir parler avec dureté des méfaits et des impasses de la « culture occidentale » et du « productivisme », ou de la dictature de l'« identité » et autres généralités de ce genre, c'est profond, impitoyable et suffisamment indéterminé pour convenir à presque tout le monde. Bouveresse goûtait peu de tels exercices de penseur profond et ce genre de rituels. Il a même été, par exemple, jusqu'à refuser de participer à l'émission d'Alain Finkielkraut, alors que d'autres, pourtant situés officiellement à l'autre bord politique que ce penseur médiatique, n'ont pas hésité à discuter avec lui dans un grand débat « intellectuel », sorte de rencontre au sommet qui consacre les deux parties. De même, Bouveresse a refusé, dans une lettre à la ministre de l'Enseignement supérieur, de recevoir la Légion

1. Cet aspect, d'ailleurs, n'intéresse pas beaucoup les médias, pas plus, en général, que celui de l'éthique universitaire et intellectuelle

d'honneur : ça ne se fait pas pour un intellectuel convenable qui, de façon générale, doit savoir distinguer l'univers irréel des écrits où l'on peut dire à peu près toutes sortes de choses audacieuses et la vie réelle où l'on cesse de croire à ces choses imaginaires. Or lui, précisément, pensait qu'un savant ou un philosophe se trouve engagé par ses propos et qu'il serait inconscient de jouer à l'esprit libre d'un côté, et de s'incliner courtoisement devant des gens importants de l'autre. L'indifférence aux bienséances et aux cérémonies et, en ce cas, l'effort pour avoir un minimum de cohérence dans ses pratiques se paie d'une mauvaise réputation.

Cette attitude rétive se retrouve chez Pierre Bourdieu avec lequel Bouveresse entretenait des liens d'estime et d'amitié fondés sur des affinités d'habitus. Origine sociale modeste, provinciale et réussite scolaire brillante sont, dans les deux cas, au principe d'un rapport au monde de la culture marqué par l'expérience originaire de la non-familiarité. L'accès à la condition d'intellectuel, qui n'allait pas de soi, aurait pu être vécu par eux avec la gratitude de l'oblat prêt à tout donner à l'institution salvatrice s'ils n'avaient trouvé en eux-mêmes, dans le secret d'une histoire singulière, les ressources mystérieuses pour résister aux attirances auxquelles la consécration scolaire les exposait. La résistance, marquée d'abord par le refus, l'incrédulité, l'abstention, consiste à se détourner spontanément des grands débats sur les sujets jugés importants, des choix obligés, des mépris imposés, de tous ces rites d'institution qui assurent le passage à l'âge d'homme. « Dans le domaine intellectuel aussi, j'ai toujours été, au fond, très «provincial». Je n'ai jamais aimé le milieu intellec-

tuel parisien »², déclarait Bouveresse, sentiment que Bourdieu exprimait de façon très semblable : « Je n'aime pas l'intellectuel en moi », une manière de dire qu'il n'aimait pas ressembler à ceux qui, ayant l'assurance de coller à ce prestigieux statut, s'en trouvaient comblés. Comme Bourdieu, Bouveresse refusait ce qui, en lui, était de nature à le rapprocher de gens dont il se sentait foncièrement éloigné : ce qu'il acceptait le mieux en lui-même, c'est cette distance initiale, jamais abolie à un monde dont il n'était pas natif. Ceux qui ne l'ont pas ressentie n'ont aucune idée de cette expérience qui est pour beaucoup dans le type de choix intellectuels assumés, que ce soit dans les contenus ou dans le style. Ainsi, le parti pris déclaré en faveur du rationalisme n'est pas fait pour enchanter des intellectuels enclins à cultiver la « radicalité », combinaison de subversion déconstructrice de la raison et d'avant-gardisme politique. Le rationalisme revendiqué tant par Bourdieu que par Bouveresse s'expose au risque d'être suspecté non seulement de ringardise intellectuelle mais aussi de tiédeur, voire de conformisme dans les affaires de la Cité, ce que conteste vivement Bouveresse qui renvoie les stigmates dans le camp opposé : « La défense de la raison me semble en fin de compte plus conforme à l'esprit démocratique que le genre de critique radicale de la raison dans lequel se sont illustrés tant de philosophes contemporains. J'ai toujours trouvé profondément élitiste le style de pensée et le mode d'écriture des philosophes français les plus réputés, en particu-

2. Jacques Bouveresse, *Le philosophe et le réel. Entretiens avec Jean-Jacques Rosat*, Paris, Hachette, 1998, p. 85.

lier des nietzschéens français comme Foucault et Deleuze »³. La raison n'est pas une « prison », comme cela a pu être soutenu par quelques-uns de ces nietzschéens : elle est, comme pratique et non comme dogme, une condition de liberté, elle n'implique aucunement le scientisme et l'ignorance du sentiment, de l'imagination, de l'art et elle est, de surcroît, parfaitement compatible avec le domaine de l'ordinaire illustré par des penseurs comme Wittgenstein et Austin. Ce n'est pas un hasard si Bouveresse était l'un des rares philosophes de sa génération à ne pas entretenir un rapport condescendant aux sciences sociales⁴ (et à s'abstenir de proposer une sociologie de substitution, anoblée par la philosophie). Voir dans ce style d'orientation intellectuelle l'expression d'un provincialisme de « provincial » serait aussi fallacieux que dérisoire : il faut être bien ignorant pour ne pas être impressionné par l'étendue et la profondeur de la culture de Bouveresse qui a traité, en professionnel exigeant, d'un nombre considérable de sujets non seulement en philosophie, mais également en littérature ou en musique, et qui a abordé des auteurs extrêmement divers, pour la plupart situés hors de l'hexagone (Wittgenstein, Frege, Russell, Musil, Boltzmann, Carnap, Schlick, Reichenbach, Quine, Popper, Kraus, Peirce, Chomsky, Rorty...). Le provincialisme n'est pas toujours là où l'on croit : « Je trouve que le milieu intellectuel parisien manque terriblement d'oxygène et que l'atmosphère y est même assez irrespirable »⁵.

3. *Ibid.*, p. 13.

4. On ne peut que renvoyer à son livre *Bourdieu, savant & politique*, Marseille, Agone, 2003.

5. *Ibid.*, p. 85.

Ce n'est pas un hasard si, étant bien placés pour savoir que le savant a sur le monde un point de vue qui dépend de la possibilité de s'en détacher par la pensée, Bouveresse était comme Bourdieu porté vers une conception de la pratique qui mettait en question la souveraineté du point de vue théorique. L'importance que Wittgenstein a revêtue pour eux résulte, pour partie, de ces dispositions socialement constituées et s'exprime dans le refus de l'idéalisme et de l'intellectualisme, l'horreur du « ton grand-seigneur » en philosophie, la perplexité face aux alternatives imposées, la méfiance envers les questions qui ont toutes chances de s'avérer fictives et enfin, dans le sentiment que la pensée est autre chose qu'un exercice de pure virtuosité mentale⁶. Bouveresse se réclame là encore de Wittgenstein : « À quoi sert la philosophie, si elle vous permet de discuter des questions de logique abstruse mais n'améliore pas votre façon de penser sur les questions importantes de la vie de tous les jours ? ». Tout cela fait des intellectuels peu enclins à entrer comme d'autres dans la danse (dans le « jeu » disait Bourdieu).

Pour autant, les voies de Bourdieu et de Bouveresse n'ont pas été simplement parallèles. Le premier a emprunté celle de l'objectivation sociologique, en particulier pour comprendre le monde intellectuel. En la matière, le second a

6. « Wittgenstein est sans doute le philosophe qui m'a été le plus utile dans les moments difficiles. C'est une sorte de sauveur pour les temps de grande détresse intellectuelle : quand il s'agit de mettre en question des choses aussi évidentes que « obéir à une règle ». Ou quand il s'agit de dire des choses aussi simples (et, du même coup presque ineffables) que pratiquer une pratique », Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p.19.

choisi plutôt le genre de la satire qui avait à ses yeux le mérite d'interpeler des figures concrètes en soulignant leurs contradictions, leur inconséquence, leur arrogance : « Je suis beaucoup moins gêné que lui, écrit-il, par le fait d'exprimer une indignation morale et plus sceptique sur les vertus de la critique que l'on peut appeler « scientifique » »⁷. Les deux livres, *Rationalité et cynisme* et *Le Philosophe chez les autophages*⁸, consacrés à l'analyse des gloires de la pensée française des années 1970, ont permis à Bouveresse de mettre en lumière les illusions de ce qu'il appelait l'« héroïsme » en philosophie, ce style intellectuel caractérisé par la confrontation avec des tâches grandioses qui appellent des prouesses hors du commun remettant en cause de façon radicale toute la tradition de la philosophie occidentale (et annonçant même la « fin de la philosophie »). C'est dans le même sillage que l'on peut situer ses nombreux textes sur Karl Kraus. La satire souligne le contraste cruel entre les hauts faits proclamés et des résultats effectifs dérisoires ou décevants, contraste condensé sous cette forme moqueuse par Bouveresse : « Il faut une longue pratique du métier philosophique pour accéder à certaines formes de bêtise qui ne sont effectivement pas à la portée du premier venu »⁹. Les nombreux textes consacrés à Karl Kraus ont été l'occasion de montrer l'intérêt proprement philosophique du traitement satirique des intellectuels et de leurs partenaires

ou complices comme les journalistes et les politiciens. Ce qui peut leur être reproché est un certain rapport au langage dont les effets peuvent s'avérer pernicieux, sinon franchement désastreux. Le style « énumératif-allusif »¹⁰ des philosophes de haute volée ainsi que les lieux communs des philosophes journalistes et de journalistes philosophes figurent parmi les priorités de ce genre de travail sur le langage.

Le lien entre l'analyse logique des discours et l'éthique intellectuelle est au cœur de la conception de la philosophie de Jacques Bouveresse. Il n'assène pas des thèses éclatantes, il essaie de clarifier des questions enchevêtrées sans promettre des résultats spectaculaires ou paradoxaux. La conception de la philosophie de Bouveresse est de type thérapeutique, dans un esprit résolument wittgensteinien. Au lieu de présenter des constructions de forme systématique avec un ensemble de thèses, cette conception vise surtout à traiter de différentes sortes de malaise engendrées par le fonctionnement du langage et qui sont propices à la production de mythologies¹¹. Il en va ainsi pour la « signification », la « nécessité », le « sujet », la « réalité » et quelques autres notions. Alors que, généralement, les philosophes optent pour des thèses en compétition, comme le réalisme et l'idéalisme, il s'agit de rendre patent l'écart entre l'usage ordinaire des mots, comme celui de réalité, et l'usage théorique de ces mots qui sous-

7. Ibid., p. 16.

8. Paris, Minuit, 1984.

9. Jacques Bouveresse, *Essais IV. Pourquoi pas des philosophes ?*, préface de Jean-Jacques Rosat, Marseille, Agone, 2004, p. 59.

10. Jacques Bouveresse, *Rationalité et cynisme*, op. cit., p. 128.

11. Sur l'opposition en philosophie entre ces « deux manières fondamentalement antithétiques et inconciliables de concevoir la philosophie », voir Jacques Bouveresse, *Le philosophe et le réel...*, op. cit., p. 121.

tend précisément les options métaphysiques entre lesquelles le philosophe est tenu de choisir. Si le langage ordinaire n'a en soi aucune prétention théorique et s'acquitte convenablement de ses fonctions dans la vie de tous les jours, il est porteur d'images (le mythe de l'« intériorité », par exemple¹²) de nature à nous faire dévier vers un registre théorique propice à la réification de toutes sortes d'entités (les « significations » comme choses autonomes, les objets mathématiques comme idées platoniciennes, la « règle » conçue à la façon d'un rail, etc.). Pour élucider des questions de ce type, il faut réussir à montrer l'aspect mythologique sous lequel elles se présentent au philosophe, ce qui, loin d'être une affaire simple, demande des analyses d'une minutie extrême. Le malaise philosophique n'a certainement pas à être ignoré, dédaigné ou refoulé. Il exprime bien quelque chose de sérieux, par exemple une légitime interrogation sur le genre de nécessité qui est inscrite dans les propositions mathématiques. La méprise tient plutôt dans les moyens utilisés pour en venir à bout, ceux de la théorie plutôt que l'élucidation des usages linguistiques : « la philosophie est une parole qui échoue à dire quelque chose, qui n'arrive pas à dire ce qu'elle croit être en train de dire »¹³.

L'une des choses qui frappent le lecteur de Bouveresse est qu'il ne cherche pas, à la différence de contemporains si éloquents, à passer en force avec les mots, à obtenir l'assentiment grâce à

des expressions magiques aux effets irrésistibles (« dépasser », « radical », « impensé », « différence », « altérité »,...). Philosopher suppose de la rigueur et aussi de la mesure : « Si, comme le dit Wittgenstein, la difficulté principale en philosophie est de ne pas dire plus que l'on n'en sait (et, bien entendu, *a fortiori* de ne pas dire plus que l'on ne croit), on est forcé de constater que la position des philosophes dans le monde contemporain a toutes les chances de devenir de plus en plus inconfortable, parce que ce que l'époque espère et exige d'eux presque comme un dû est, au contraire, constamment qu'ils en disent plus qu'ils n'en savent et ne se sentent, tout au moins lorsqu'ils font preuve d'un minimum de sérieux et, oserais-je le dire, de professionnalisme, autorisés à en dire »¹⁴. Bouveresse préconise les « petits pas » là où les grandes figures hexagonales empruntent les bottes de sept lieues et il prend le temps de décomposer, de dénouer ou de dissoudre des difficultés avec le risque de faire finalement l'aveu d'un embarras, d'une réserve. Cela peut lasser certains, mais d'autres découvriront le plaisir de respirer sans pression, de trouver de l'« oxygène », de réfléchir sans sollicitation ni clin d'œil, de résister aux sirènes des savoirs péremptoires, ultimes et panoramiques et à la politisation d'apparat. C'est ainsi que Bouveresse était convaincu que l'approche wittgensteinienne du sujet était beaucoup plus précise et radicale que les différentes critiques françaises de la métaphysique et de la philosophie du sujet des années 1960.

L'œuvre de Bouveresse n'est pas une

12. La même chose pourrait être dite de notions comme celles de subjectivation ou d'individu utilisées ces temps-ci dans le domaine des sciences sociales.

13. Jacques Bouveresse, *Le philosophe et le réel...*, op. cit., p. 120.

14. Jacques Bouveresse, *La Demande philosophique*, Combas, L'Éclat, 1996, p. 17-18.

doctrine réductible à quelques formules qui garantissent le succès médiatique. Dans un champ philosophique partagé par la coupure entre les commentateurs scrupuleux de la tradition canonique et des penseurs à prétentions radicales, elle se distingue par une singulière alliance de sobriété, de lucidité, de probité et d'ironie. C'est bien cela, je crois, que j'ai pu trouver en Bouveresse et qui m'a assuré, alors que j'étais engagé dans une autre voie, que la philosophie pouvait encore être une chose intéressante. Il n'y a, finalement, pas de meilleur hommage à un auteur qui a pu compter, comme Bouveresse, pour son propre itinéraire, que ce qu'il disait du philosophe auquel il avait consacré une si grande part de son temps et de son énergie : « J'ai trouvé avec Wittgenstein le philosophe qui vous semble avoir donné le mode d'expression optimal à des pensées dont vous sentez que ce sont aussi les vôtres, celles auxquelles, avec plus de talent et d'énergie, vous seriez peut-être arrivé »¹⁵.

15. Jacques Bouveresse, *Le philosophe et le réel...*, *op. cit.*, p. 113.